

Elle ressentait une impression bizarre, faite d'exaltation et d'incrédulité, l'endroit était sorti de sa mémoire, elle en avait chassé le souvenir, la page était tournée, elle n'avait plus jamais pensé revenir... Se calmer, surtout se calmer !... Personne ne l'obligeait, c'était seulement une opportunité, peut-être un signe du destin, mais qu'allait-elle imaginer ?... Non, il ne fallait pas rêver, la porte était fermée, le retour n'existe pas, le retour est impossible, la roue tourne, on n'y peut rien, on ne peut pas revenir sur ses pas... Et pourtant, ce pincement au cœur, cette fièvre, cette joie qui se mue aussitôt en tristesse, fallait-il donc les refouler ?... Elle sentait au fond d'elle-même qu'elle désirait se laisser aller, mais se raidissait. Elle craignait ses émotions. Non, elle ne retournerait pas là-bas !... Elle devait résister et renoncer à cette idée qui lui avait été suggérée de façon si inattendue, elle ne supporterait pas la confrontation, ce serait trop douloureux, triste, et au fond tellement décevant... Que peut-on raisonnablement attendre d'une telle situation ?... Elle avait donné, elle ne voulait plus faire les frais d'une désillusion... Des bribes de souvenirs franchissaient cependant la barrière qui la séparait de sa vie antérieure. Comme pour les chasser, elle fermait les yeux. Mais une sorte de caméra clandestine tentait de dérouler le film interdit sur l'écran de son cinéma intérieur. L'image tremblante des contours de la

ville apparaissait/disparaissait au rythme des battements de son cœur... Une enfilade de rues bordées de maisons étroites aux murs de briques rouge sombre salies par la fumée des usines. De loin, les deux rangées de maisons semblent se rejoindre vers une issue lointaine. À l'époque, la ligne des trottoirs n'était pas cassée par les voitures garées à la queue leu leu. Il arrive qu'une silhouette se glisse dans l'interstice d'une porte. Venue du théâtre de la rue, elle semble disparaître dans les coulisses. Peu de passants à cette heure de la journée. La ville est calme. Les adultes travaillent, les enfants sont à l'école. La vie est suspendue derrière les murs. Une scie, un marteau, un moteur qui pétarade, les bruits disent l'activité qui se déploie dans le repli des rues. En rompant le silence, ils dissipent l'impression angoissante de se trouver dans un lieu désert. Car la ville est peuplée de fantômes. Ils marchent, invisibles, aux côtés des vivants. Ils les accompagnent de leurs frôlements insensibles, et la ville se déploie avec eux dans le temps. La rivière, autrefois, en traversait le centre, avant d'être canalisée. La grande mercerie n'a pas changé, elle a survécu aux bombardements. Le beffroi a été reconstruit, l'ancien n'était pas aussi élancé. À proximité, le nouveau monument aux morts rend un hommage commun aux soldats de la première puis de la seconde guerre mondiale. Les démolitions-reconstructions ont été innombrables. Pendant que les habitants meurent et que des enfants naissent, la ville poursuit sa métamorphose autour des grands axes de son identité...

Image fixée, celle de la cour d'une maison recouverte d'un amas de briques rouges qui provenaient de la

démolition d'une cheminée d'usine. Des briques de récupération qu'il fallait nettoyer, débarrasser des joints de ciment restés collés... De l'autre côté, les jardins encore en friche des maisons qui venaient d'être construites, et plus loin, au-delà du nouveau quartier, une étendue de champs qui séparaient les faubourgs du Nord et de l'Est, elle-même traversée par une ligne de chemin de fer où circulait le Calais-Bâle... trépidation du sol et de l'air que la vitesse du train déplaçait, flèches de lumière à travers les vitres des compartiments, sifflement du train qui ne ralentissait pas en traversant la gare, voyageurs propulsés dont les silhouettes étaient devinées plutôt qu'entrevues, territoire glissant d'un ailleurs impossible à localiser, filant comme l'éclair sur des rails plantés à seulement quelques centaines de mètres de la cour... À l'opposé, côté rue, au rythme de la vie quotidienne, la porte qui s'ouvre ou qui se ferme, le passage du facteur ou du laitier, les allers et retours entre le logis et l'école pour les enfants, l'usine pour le père, l'atelier de confection pour la mère... Et dans la cour, position assise en tailleur à même le sol, poids du marteau et du burin entre les mains, précision des gestes, gravité de la tâche !... il ne fallait pas les casser, les briques nettoyées serviraient à construire de nouveaux murs... Un lilas est adossé contre un appentis de la maison voisine. Son feuillage adoucit les angles coupants de la cour. En été, ses fleurs et son parfum grimpent vers le ciel. Pour l'apercevoir, il suffit de lever les yeux, le regard se perd dans le bleu ou le gris, une rêverie prend la forme d'un nuage, le pépiement d'un moineau rend le monde léger, les mains lâchent le burin et le marteau... Le morceau de ciel encadré par les cheminées fait penser

à une page ou à la surface lisse d'un tableau noir qui ne serait pas noir... Des histoires infinies pourraient s'écrire comme dans un livre ou se raconter comme dans un film... La caméra montrerait des personnages dans une cour. Celle-ci ne serait d'abord qu'un point minuscule indifférencié d'une multitude d'autres points scintillants comme des étoiles dans le cosmos. Le point grossirait ensuite à une vitesse fulgurante avant de se stabiliser dans sa forme carrée et ses véritables proportions. Et l'on verrait ce trou dans la palissade qui sépare la cour de l'autre maison mitoyenne, comme un œil qui espionnerait les personnages de ce film imaginaire... on verrait les fines nervures des planches usées et disjointes, leur aspect grisâtre mais légèrement argenté sous le soleil, l'ombre dentelée du lilas sur le sol, la petite barrière, au fond, qui s'ouvre sur un étroit chemin couvert d'herbes folles et ce qu'il reste du terrain vague sur lequel les maisons neuves ont été construites, tout un petit monde sauvage peuplé de coccinelles et d'escargots, oublié dans ce pli de la ville, à la lisière du faubourg...

Sur le grand écran, au cinéma, on remarquerait à peine, vue du ciel, cette pliure séparant ce qui paraissait être un nouveau monde du monde plus ancien de la cour. D'un côté la *rue Jean Moulin*, de l'autre, la *rue Auguste et Michel Mahieu*. Un plan rapproché permettrait de lire les noms de ces héros des deux guerres mondiales gravés successivement par la ville reconnaissante sur des écriteaux bleus. Puis la caméra reprendrait de la hauteur pour embrasser du même coup d'œil la dizaine de rues autour desquelles s'organise encore la vie du quartier, de part et d'autre de l'axe de la *rue des Murets* qui fixe les limites de la ville

et de la petite commune voisine, où les enfants vont à l'école *Jean Jacob*, *rue Ferrer*, juste après la *rue Victor Hugo*. En sens inverse, c'est la figure tutélaire de *Jean Jaurès* qui conduit les pas vers les commerces du centre-ville. À mi-chemin, les courses de la vie quotidienne se faisaient parfois *place Chanzy*, dans les magasins de la *rue des Déportés*, mais se limitaient le plus souvent à des commerces plus proches, une épicerie et une boulangerie situées face à face au coin de la rue, ainsi qu'une boucherie installée à peine un peu plus loin, *rue du Chevalier de la Barre*... Si la caméra survolait de plus haut encore l'ensemble de la ville, on apercevrait au Sud la gare SNCF, dans le quartier *Saint-Roch*, et, au Nord, près de la frontière belge, le cimetière du *Bizet* : le film évoquerait des voyages et pleurerait des morts...